Document généré le 25 avr. 2024 10:08

Jeu
Revue de théâtre

Les Zurbains : coaching extrême
Entretien avec Geneviève Billette

Étienne Bourdages

Numéro 128 (3), 2008

Le théâtre et les adolescents

URI : https://id.erudit.org/iderudit/23762ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Bourdages, É. (2008). *Les Zurbains* : coaching extrême : entretien avec Geneviève Billette. *Jeu*, (128), 89–93.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ÉTIENNE BOURDAGES

Les Zurbains : coaching extrême

Entretien avec Geneviève Billette

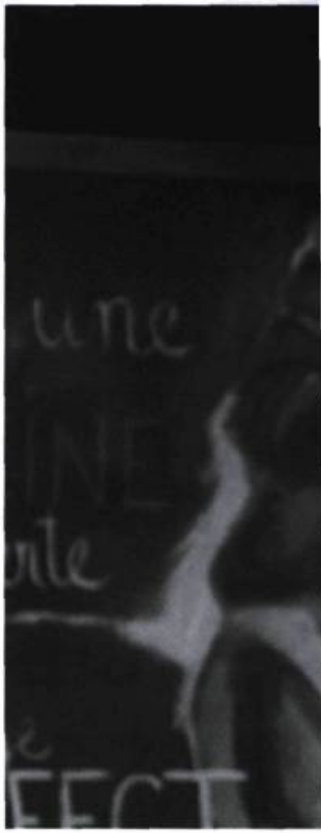
Inspirée de la formule des *Contes urbains* mise de l'avant par le Théâtre Urbi et Orbi, chaque édition des *Zurbains* met en scène cinq textes dont quatre sont écrits par des jeunes du secondaire de Montréal, Québec, Toronto (depuis peu) et bientôt Ottawa. Produit par le Théâtre le Clou depuis 1998, le spectacle est le fruit d'une sélection de contes soumis par centaines à un jury. Avant que ne soit arrêté le choix final, un groupe d'une douzaine d'adolescents est invité à participer à une fin de semaine de réécriture au cours de laquelle ils sont accompagnés par des dramaturges et des acteurs professionnels. Nous avons demandé à Geneviève Billette de nous parler de sa solide expérience d'auteure-tutrice pour *les Zurbains*.

Comment en êtes-vous arrivée à participer aux Zurbains *et en quoi consiste exactement votre travail avec les jeunes auteurs ?*

Geneviève Billette – Je me suis jointe à l'équipée un peu par hasard, la deuxième année. J'étais encore étudiante à l'École nationale de théâtre et mon tuteur, Jean-François Caron, avait été approché pour travailler avec des adolescents. Les organisateurs cherchaient un auteur supplémentaire – nous sommes quatre durant les fins de semaine de réécriture –, et Jean-François m'a recommandée. La formule n'a pas vraiment changé depuis : en début d'année scolaire, les auteurs se rendent dans les classes des écoles participantes – il y a en davantage tous les ans – pour discuter d'écriture avec les élèves, de même que pour leur tracer les grandes lignes du genre, sans toutefois leur imposer une forme qui les forcerait à prendre en considération le « conteur » puisque, de toute façon, le Clou tend à amener le genre vers une forme plus théâtrale où le personnage raconte son histoire. Personnellement, j'essaie surtout de leur faire comprendre que, par rapport aux textes qu'ils écrivent habituellement dans leur cours de français, comme les dissertations, le conte est une plage de liberté. Après cette première étape, la participation

Geneviève Billette lors d'une fin de semaine de tutorat avec les jeunes auteurs des *Zurbains*, organisée par le Théâtre le Clou. Photo : gracieuseté de *Lurelu*.

est déjà telle que le Clou demande aux élèves de faire eux-mêmes une première sélection en classe, en procédant par coups de cœur, donc sans s'appuyer sur les barèmes habituels de structure et d'orthographe, et sans que le professeur n'intervienne. Ces textes sont ensuite soumis à un jury. Des jeunes d'à peu près tous les niveaux participent. Ce n'est pas tant dans la première version des contes qu'on voit les différences d'âge, mais dans la capacité des adolescents à retravailler leur texte lors de la dernière étape : la fin de semaine de réécriture.



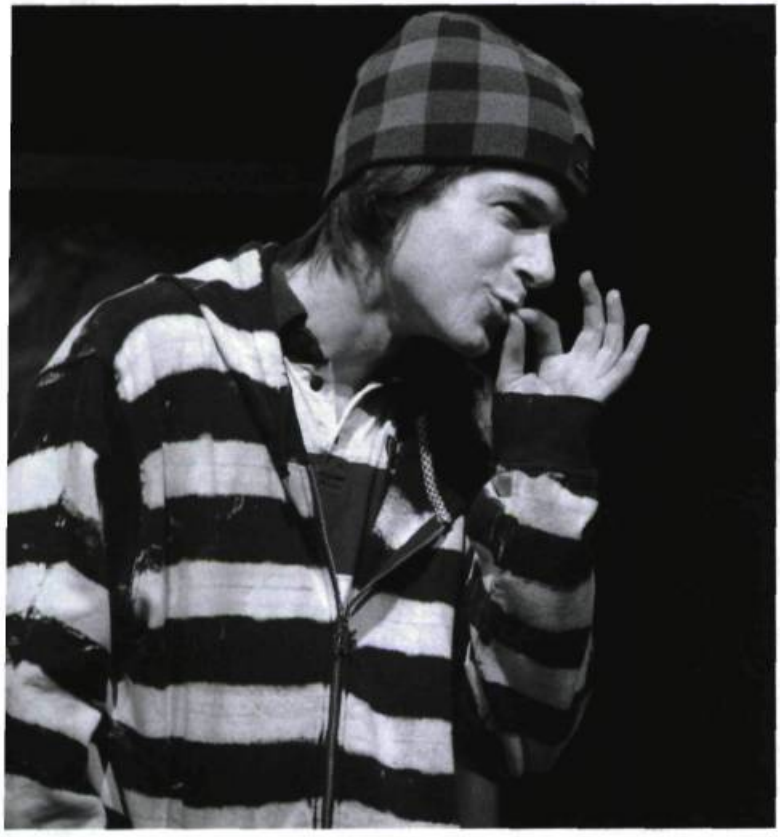
Comment se déroule l'activité de cette fin de semaine ?

G. B. – Les participants sont réunis en équipes de trois. Chacune de ces équipes est chapeautée par un auteur et un comédien professionnels. On les rencontre d'abord le vendredi soir. Les circonstances sont pour eux très impressionnantes, car c'est comme s'ils avaient gagné un concours alors qu'ils n'ont aucune formation spécialisée en théâtre. En fait, pour certains, la fin de semaine sert plus souvent à pratiquer un sport qu'à se pencher sur l'écriture d'un texte dramatique. Par contre, nous n'en avons jamais perdu en cours de route. On fait connaissance, on amorce le dialogue, on leur demande de nous parler de leur conte : souvent, ça remonte à loin, puisque nous sommes en février et qu'ils l'ont écrit en septembre. Ça nous permet de voir à quel point ils sont attachés à leur histoire. Ça nous donne aussi une idée du potentiel de chacun. La matière qui s'est rendue jusqu'au jury est souvent très brute ; les contes ne sont donc pas tant retenus pour leur degré d'achèvement que pour une bonne idée, un personnage, une ligne ou deux qui pourraient être davantage développées. Le comédien lit ensuite le conte à voix haute, ce qui accentue la mise à distance. Puis viennent les commentaires. C'est souvent un choc pour ces jeunes car, comme ils s'imaginent avoir gagné un concours, ils pensent souvent que tout ce qu'ils auront à changer, c'est le titre ou quelques virgules. Mais on les pousse. On tente de leur faire remarquer ce qui est intéressant dans leur texte, de les amener sur d'autres pistes. Ce qui peut s'avérer une gymnastique assez essoufflante car, comme ils ne sont pas habitués à l'écriture dramatique, il faut souvent les convaincre des bienfaits de la réécriture, il faut aussi fournir des idées, les nourrir… C'est ce qu'on fait avec eux jusqu'au dimanche après-midi. La fin de semaine se conclut par une présentation où les comédiens interprètent les contes à chaud devant parents, amis, professeurs…

Quel est leur rapport au théâtre ? Comment abordez-vous les aspects dramaturgiques avec eux ?

G. B. – Dans les limites de l'exercice, il est bien difficile d'entrer dans les notions théoriques. Il reste que la formule est celle d'un conte urbain à une voix, qui doit camper un certain décor, où la narration prend tout en charge, l'action, les réactions, la parole des autres… C'est pourquoi, de mon côté, j'essaie de les amener à faire en sorte que leur personnage soit le plus vivant possible, que le rythme soit soutenu…

Justement, vous le remarquiez précédemment, la formule des Zurbains *s'est un peu éloignée de celle que propose encore le Théâtre Urbi et Orbi où ce n'est pas toujours le personnage qui raconte sa propre histoire.*



Bonbon-miracle de Mathilde Lefebvre (*les Zurbains*, Théâtre le Clou, 2008). Sur la photo : Patrick Martin. Photo : Jean-Charles Labarre.

G. B. – L'existence du personnage-conteur des *Zurbains* crée un intérêt. Le jeune auteur s'identifie plus facilement à son personnage. L'univers de ce dernier devient la voie par laquelle s'exprime l'adolescent. Comme ils ne sont pas en majorité des littéraires, c'est pour eux une façon d'aborder l'écriture qui est davantage à leur portée, je crois. Souvent, le personnage leur ressemble beaucoup, parce qu'il s'avère en quelque sorte une occasion de prendre la parole, le réflexe de protection est alors quasi inévitable. Au moment de réécrire un texte, on ne peut pas tabler que sur l'instinct. Comme la plupart en sont à leurs premières armes en écriture, j'essaie d'éveiller en eux le principe de responsabilité face à leur personnage, de protection ou encore d'adoption. Plus le lien est fort, plus ils parviennent aisément à reconnaître la justesse de ton, à déceler les incohérences émotives, à départager les bons coups des moins bons. Il est important pour moi, afin de les encourager à rester branchés aux émotions, de leur faire comprendre que ce personnage est avant tout une invention et qu'ils sont responsables de son existence, qu'ils doivent le tenir par la main tout au long du parcours, que, s'ils décident de le coincer, ils doivent ensuite s'arrêter pour l'écouter. Tout ça pour éviter le genre de scénarios que nous avons déjà reçus en quantité, contaminés par les jeux vidéo, donc construits sur un enchaînement de microactions insignifiantes, qui ne mènent nulle part ou qui mettent en scène des objets parlant… Au point où l'on se demandait : « Où est passé l'humain ? » Je pense aussi que le personnage-conteur favorise le dialogue avec le public d'adolescents.

Voyez-vous une évolution dans les thèmes abordés par les adolescents ? D'une édition à l'autre, on a un peu l'impression que, malgré que les contes soient différents, la formule est un peu sérielle, les Zurbains *reprenant souvent les thèmes redondants du sexe, de la drogue et du rock'n'roll…*

Fondamentalement, ce sont beaucoup les mêmes thèmes qui reviennent, oui. Je parle des textes qui sont soumis au jury. Mais l'intention du spectacle n'est pas de constituer un échantillon représentatif d'un corpus. Les textes sont retenus en fonction de leur potentiel théâtral et de la singularité de la voix. Il est vrai que c'est une période de la vie où les questions d'identité et d'appartenance sont exacerbées. Aussi, l'amour, le sentiment de rejet, d'exclusion, sont des thèmes profondément humains qui seront, à mon avis, toujours abordés et dont le traitement est souvent semblable. On remarque de nouveaux sujets dans les années qui suivent un événement marquant,

comme la tuerie à Dawson. On reçoit ainsi aujourd'hui davantage de textes qui traitent d'écologie que par le passé, bien que ce soit encore timide. Cette année, nous avons lu les premiers textes qui parlaient d'hypersexualisation. Leur façon d'aborder ces sujets me surprend parfois : on s'imagine qu'ils veulent tous envoyer balader la terre entière, mais leur volonté de donner des leçons est presque aussi forte. C'est un âge très moralisateur...

Laurence Lamy, une jeune participante aux *Zurbains*, et Geneviève Billette lors d'une séance de tutorat. Photo : gracieuseté de *Lurelu*.

Une des premières mises en garde que je leur fais quand je donne des conférences est d'essayer de s'éloigner des clichés. Je leur raconte alors la descente aux enfers de la fille, bonne à l'école ; un nouveau arrive ; elle se laisse séduire, sort avec lui, fume une cigarette, ensuite un joint, sombre dans la drogue, se prostitue, tombe enceinte, « pogne » le sida, et tout ça en quatre pages double interligne ! Ils trouvent ça très drôle. Ce qui n'empêche pas que, chaque année, on reçoive à peu près vingt-cinq versions de cette histoire. L'adolescence n'est pas une période de nuances. Les jeunes optent souvent pour des solutions extrêmes : dans un conte où est mis en scène un problème de communication entre les membres d'une famille, par exemple, celui-ci est souvent résolu par un accident qui plonge l'enfant dans le coma et le parent dans les regrets. Alors seulement, au sortir du coma, la communication semble possible. On dirait que, pour eux, même s'ils ne sont pas nécessairement en crise, pour que ça existe, pour que ça vienne au monde, il faut que ce soit exagéré. En ce sens, je pense que l'adolescence est un âge foncièrement romantique, peu importe la « gang » à laquelle on s'identifie.

Enfin, nous essayons de leur faire prendre une distance par rapport à eux en leur disant de sortir de l'école afin d'éviter la énième version de *Ramdam* ou de *Watatatow*. Il s'agit de leur faire comprendre que s'ils sont en révolte, s'ils veulent changer le monde, ils ont avec ce projet l'espace pour le faire, qu'ils n'ont pas à avoir peur d'être jugés ou réprimandés. L'un de nos buts est donc de leur faire prendre conscience que l'art est un cadeau qu'on peut se faire à soi-même, et de les amener à profiter de ce lieu d'évasion et d'exploration que leur offrent *les Zurbains* pour échapper aux contraintes sociales comme, dans leur cas particulier, les examens, le regard des autres et le concours de popularité qui en découle, les parents, les professeurs, les activités parascolaires... Quand on est adolescent, l'école est l'aune à laquelle on est constamment jugé : la question est toujours de savoir si le cheminement scolaire se passe bien ou mal.

Qu'est-ce qui vous motive et vous allume dans votre travail avec les jeunes ? Pourquoi y revenez-vous chaque année ?

G. B. – Deux raisons. D'une manière tout à fait égoïste, pour l'exercice intellectuel hallucinant : en l'espace d'une journée et demie, le conte se voit parfois réécrit au

complet ! On doit constamment anticiper les écueils que peuvent générer les objectifs qu'on leur soumet, et ce, dans des univers totalement disparates. C'est très stimulant. C'est en fait du *coaching* extrême. Aussi, pour le contact avec les adolescents. D'un point de vue social, c'est extraordinaire : ils sont l'avenir, un avenir qui n'est pas si lointain. Pour moi, le but des *Zurbains*, ce n'est pas de découvrir le prochain Michel Marc Bouchard, c'est de montrer à tous ceux qui participent, même les plus réfractaires, à quel point les arts en général peuvent leur servir de lieu d'expression. Mon objectif personnel, en fait, est de les amener à élargir leur culture, qu'ils deviennent un peu plus amis des arts, qu'ils changent leur point de vue. Par exemple, lors des rencontres, je leur parle de littérature, sujet qui peut leur sembler ennuyeux lorsqu'il est abordé à l'intérieur du cadre rigide de l'école. Les contes présentés aux *Zurbains* ne sont pas choisis en fonction de la maîtrise du code linguistique. La forme du conte appelle de toute façon un style plus oral que littéraire. De sorte qu'un jeune dont la langue parlée à la maison n'est pas le français peut, dans ce cadre, laisser libre court au métissage et bien souvent déployer une langue des plus vivantes. Certains élèves, qui sont jugés « mauvais » en français à cause des critères d'évaluation, révèlent dans leur conte un imaginaire débordant. L'œuvre finale est peut-être imparfaite, mais une seule personne pouvait l'écrire. **j**

Révélation de Majda Touam (*les Zurbains*, Théâtre le Clou, 2008). Sur la photo : Anne-Marie Levasseur. Photo : Jean-Charles Labarre.